2(?)

Les asiles d'idiots.
Traitement de l'idiotie

Les aliénés et les idiots.

RC
571
.A85
1865
SMRS

NOVEMBRE 1865.

MENTAL

REVUE BRITANNIQUE

HYGIÈNE. — PHYSIOLOGIE. — PSYCHOLOGIE.

LES ASILES D'IDIOTS.

TRAITEMENT DE L'IDIOTIE.

L'idiotie est assurément la plus effroyable des maladies qui couvrent d'un crêpe lugubre les centres les plus étincelants de la civilisation. Elle a beaucoup augmenté d'intensité en raison de l'impression si longtemps dominante qu'il n'y avait guère à lui opposer de palliatifs, et qu'en fait de médication il n'en existait pour elle positivement aucune. La science moderne et une philanthropie plus éclairée sont toutefois parvenues à dissiper quelque peu cette malheureuse idée, et à montrer qu'il n'est pas de déshérité de l'espèce humaine de la guérison de qui l'on doive désespérer d'une manière absolue. En même temps que les efforts les plus encourageants ont été tentés en ce sens sur divers points de l'Europe et de l'Amérique, les études mêmes auxquelles se sont livrés les physiologistes et les psychologues, ont révélé que le nombre des individus atteints de maladies mentales était infiniment plus considérable qu'on ne le suppo-

sait. Dans son *Traité médico-légal sur la folie,* le docteur Byrne cite ce fait, emprunté au Rapport de 1862-63 sur la loi des pauvres, « qu'au 1er janvier 1862, il y avait en Angleterre, dans 649 paroisses, 34,271 indigents atteints d'affections mentales, et que sur ce nombre 18,311 étaient idiots. »

Remarquons ici que bien que l'idiot réclame un traitement spécial et tout à fait distinct de celui de l'aliéné proprement dit, dont le contact lui est absolument nuisible, les asiles d'aliénés des comtés sont encore en Angleterre les seuls lieux où les malheureux idiots soient placés, ce qui les soumet naturellement à un traitement tout à fait contraire à celui qu'il leur faudrait.

Jusque dans ces derniers temps, l'idiot a été considéré plutôt comme un paria dont on doit s'occuper le moins possible, que comme un infortuné qu'il faut au contraire rechercher et secourir. Au commencement de ce siècle encore, les idiots n'éveillaient qu'un sentiment de superstition ou d'horreur, et l'on prétend même qu'il s'en fallut de peu qu'un jour Luther n'en fît mettre un à mort, comme un monstre possédé du diable.

En 1803, Abercromby, après Fodéré[1] et Wenzel[2], auteurs de travaux sur les crétins, songea à chercher les moyens d'améliorer le sort de ces malheureux, et, en 1819, le docteur Poole publia un important traité sur la matière dans l'*Encyclopædia Edinensis*. En 1839, le docteur Voisin fit à Londres plusieurs *lectures orthophréniques* qui avaient pour but d'attirer l'attention sur une institution établie en France sous le nom d'Etablissement orthophrénique, et affectée au traitement des maladies mentales. Ces lectures toutefois n'éveillèrent pas grand intérêt en Angleterre. Les efforts ultérieurs de MM. Sargent et Sachs, de Berlin, pour l'éducation des idiots, eurent plus de retentissement. En 1844, M. Sargent avait pris douze élèves qu'il faisait instruire par un maître spécial et soigner par deux femmes, le tout sous sa surveillance directe. Ces douze individus étaient imbéciles et quelques-uns complétement idiots, deux étaient sourds-muets et les autres n'étaient pas même en état de marcher seuls. Le traitement de M. Sargent réussit si bien, que les progrès de ces tristes pensionnaires dépassèrent

[1] *Traité du Goître et du Crétinisme*, 1800.

[2] *Ueber der Kretinismus*, 1802.

toute attente, et que le plus obtus d'entre eux, un idiot sourd-muet, « se lavait, s'habillait, allait et venait dans la maison et apprenait à dessiner. »

L'ouvrage de M. Edouard Séguin [1] parut à Paris au printemps de 1846. Il avait été précédé de plusieurs mémoires du même auteur. Il comprend les réflexions que lui a suggérées l'idiotie en général; les observations les plus remarquables que lui a fournies sa pratique à Bicêtre et ailleurs; les méthodes de traitements qui ont donné les meilleurs résultats; enfin les notions nées de dix années d'expérience.

Avant la publication de ce volume, mais non point avant les débuts de l'auteur dans le traitement des idiots, le docteur Guggenbühl avait dirigé ses efforts vers l'amélioration de la désolante condition des crétins. Ayant observé que les jeunes enfants atteints de crétinisme se trouvaient surtout dans les vallées, le docteur Guggenbühl pensa qu'un changement de lieu, qui les transporterait dans les régions élevées et auquel s'ajouterait un traitement intelligent, pourrait produire en eux une modification notable. Le crétinisme négligé dégénère en idiotie de l'espèce la plus repoussante. Le docteur Guggenbühl divisait les crétins en quatre classes : les atrophiés avec des corps déformés par la maigreur et les extrémités paralysées; — les rachitiques aux os mous et aux membres tordus; — les hydrocéphales avec un amas chronique d'eau dans la tête, — et les crétins de naissance, les plus mal dotés et les plus rebelles à tout traitement. On dit pourtant que, quand il existe un goître dès la naissance, le cerveau est moins atteint que dans les autres cas.

Les crétins confiés aux soins du docteur Guggenbühl furent retirés des vallées, pour être placés dans un établissement construit sur l'Abendberg, montagne de 4,000 pieds d'altitude, située dans l'un des plus beaux sites de la Suisse, entourée des pics neigeux du Monch, de l'Eiger et de la Jungfrau, dominant la belle vallée d'Interlacken et le charmant lac de Brienz. Cette institution, unique dans son genre, rendit, paraît-il, à leurs familles, plus ou moins guéris de corps et d'esprit, des enfants atteints de véritable crétinisme.

[1] *Traitement moral, hygiène et éducation des idiots et des autres enfants arriérés*, etc.

Il est hors de doute que la méthode de l'Abendberg ne soit la vraie méthode à suivre pour le traitement des crétins, et le meilleur exemple qu'on puisse citer de cure complète du crétinisme est celui du docteur Odet, de Montpellier, qui, après avoir été affecté de cette terrible maladie pendant son enfance, finit par être guéri, par recevoir une éducation libérale et par devenir l'auteur d'un livre sur le crétinisme. Un élève de Guggenbühl arriva à un degré de guérison assez complet pour se faire maître d'école et professer, avec plus ou moins de succès, quatre langues dans l'établissement même du médecin auquel il devait sa transformation.

En même temps que l'institution de l'Abendberg et d'autres semblables se formaient en Europe, les philanthropes de l'autre hémisphère, comprenant la valeur et l'importance de ces établissements, songèrent à en créer d'analogues en Amérique. Les autorités du Massachusetts chargèrent le docteur Howe, bien connu pour sa méthode de traitement de la surdi-mutité, d'étudier la question du traitement et de l'instruction des idiots en Amérique. Le résultat des recherches de ce médecin fut la fondation d'un asile où l'on obtint de merveilleux succès. D'autres Etats suivirent cet exemple. La Pensylvanie fonda une institution comprenant un hôpital pour les pensionnaires malades, un gymnase pour favoriser le développement physique, une école pour les élèves aptes à recevoir de l'instruction, et des ateliers avec une certaine étendue de terrain pour l'enseignement d'arts mécaniques, de métiers, et de notions d'horticulture et d'agriculture en vue de mettre les pensionnaires en état de subvenir à leurs besoins. Les directeurs de cet asile obtinrent de la législature du New-Jersey une allocation, pour l'entretien dans l'établissement de quinze enfants imbéciles. L'édifice a été construit dans les meilleures conditions d'appropriation et de site, de distribution d'eau, d'air, de lumière, etc. Il est abrité des vents froids par un bois de cinq hectares, dont l'ombrage est très-précieux en été. Dans l'opinion des personnes placées à la tête de cette institution, il y a tout profit pour les jeunes idiots à être traités en commun, réunis en un certain nombre.

« L'enfance, disent-ils, a, dans toutes les conditions, besoin

de société. Les enfants doués de facultés intellectuelles ne peuvent pas frayer avec ceux qui en sont dépourvus. Dans les circonstances les plus favorables de la famille, l'enfant imbécile a une tendance à la solitude et à la reclusion ; il ne peut pas jouer avec les autres enfants, et ceux-ci ne peuvent pas prendre part à ses amusements. Il reste un être isolé. Quelque penchant à l'affection qu'il puisse avoir, les camarades qu'il lui faudrait lui font défaut. Il a besoin d'être avec ceux qui sont comme lui ; ses instincts le portent à s'associer avec les individus dont l'intelligence est au même degré d'infériorité que la sienne. Cette association produit un frottement qui pousse au développement de l'être, et d'où résulte une espèce de culture naturelle. C'est là un des secrets des succès des institutions pour les faibles d'esprit. »

New-York n'est pas resté en arrière dans cette même voie de l'amélioration du sort des idiots, bien que le promoteur de cette idée devant le sénat, l'honorable Frédérick Backus, ait d'abord essuyé une défaite (1846).

Pendant que ces institutions se fondaient sur le continent européen et aux Etats-Unis, l'Angleterre songeait, de son côté, à la nécessité de pourvoir à la triste condition des idiots. La première tentative effectuée pratiquement dans ce but l'a été, en 1846, à Bath, par miss White, qui confia quatre élèves aux soins spéciaux d'une femme intelligente et dévouée. Le succès de cette petite institution fut tel que le siége de l'établissement fut transféré dans un endroit élevé et aéré, et que le nombre des élèves fut porté à douze.

En janvier 1847, parut, dans le *Chambers' Edinburgh Journal*, deux articles de M. le docteur Gaskell, alors médecin en chef de l'hôpital des aliénés du Lancashire, rendant compte de la méthode suivie à Bicêtre par le docteur Séguin pour le traitement des idiots. Une dame Plumbe, de Londres, enflammée par la lecture de ces articles, alla trouver le docteur Andrew Reed, le fondateur de tant d'œuvres charitables, pour lui exposer ses projets. Ce dernier, avant de rien entreprendre, voulut visiter les asiles d'idiots établis sur le continent. A son retour, il s'assura le concours précieux du docteur Conolly et d'autres personnes influentes, à la tête desquelles sir George Carrall,

alors lord maire de Londres. Un meeting fut organisé, des souscriptions recueillies, et le résultat fut la location de Park House, Highgate, avec plusieurs acres de terrain contigu pour y installer un asile d'idiots. Au bout de six mois, on avait obtenu un tel changement des élèves que le docteur Conolly déclarait pouvoir à peine en croire ses yeux.

« La première réunion de la malheureuse famille des idiots, dit le Rapport de 1850, offrait un spectacle à décourager les cœurs les plus fermes, et que rien ne saurait faire oublier. C'était un désordre, un bruit, une incohérence incroyable. Les uns y voyaient à peine, les autres ou ne parlaient pas, ou avaient un grand embarras de parole. La plupart étaient perclus de quelque membre ou de quelque muscle, et tous avaient l'intelligence affectée. Il s'en trouvait qu'on avait gâtés, d'autres qu'on avait négligés, d'autres encore qu'on avait maltraités. Les uns étaient bruyants et insoumis, les autres sombres et méchants; quelques-uns étaient absolument inertes et n'avaient conscience de rien. Ceux-ci se démenaient et criaient de toute la force de leurs poumons; ceux-là, par suite de l'irritation de leurs nerfs, étaient dans une agitation constante; d'autres, terrifiés par les mauvais traitements, se cachaient dans les coins et fuyaient le regard de l'homme comme celui d'un ennemi. Les vitres étaient brisées, les boiseries mises en pièces, les clôtures arrachées; la désobéissance et l'esprit du mal l'emportaient à chaque instant. Il semblait que le seul traitement à appliquer à une réunion pareille fût la prison. Parmi les personnes appelées à contempler ce spectacle, les unes se retirèrent dégoûtées, les autres désespérées.

« Quelle différence aujourd'hui! Partout l'ordre, l'obéissance, la classification, le progrès, le travail attrayant. Chaque heure a ses devoirs, et les devoirs sont scrupuleusement remplis. Plus de fenêtres brisées, plus d'insubordination contre la règle, les portes n'ont pas besoin de serrures. On ne veut plus fuir, on veut rester, tout le monde est heureux. Et tout cela obtenu sans recours aux *corrections* ni à la *coercition!* Le principe qui gouverne la maison est l'*amour*, la *charité*, — la divine charité! »

Le succès de l'asile de Highgate éveilla le bienveillant intérêt

de la reine, qui lui accorda son patronage, et l'établissement ne tarda pas à être visité par le prince Albert. Le bâtiment devenant trop étroit pour les nombreuses demandes d'admissions, il fallut lui donner une succursale, jusqu'à ce qu'un grand asile national pût être érigé. Cette succursale fut établie à Colchester, dans Essex-Hall, belle propriété que sir Morton Peto céda à des conditions avantageuses. Enfin, en 1853, S. A. R. le prince consort posait à Earlswood, près de Redhill, la première pierre du National Asylum, et tel fut l'intérêt que cette fondation excita dans le public, qu'une somme de 10,000 liv. st. de souscriptions volontaires pût être comptée sur la pierre fondamentale devant le prince. En 1855, eut lieu l'inauguration, et les hôtes d'Essex-Hall ayant été transférés dans le nouvel asile, l'établissement, qui avait été dans l'origine organisé pour être une succursale, devint une institution distincte pour les comtés de l'est, et il est encore en pleine activité.

Notre espace limité ne nous permet pas de suivre plus loin l'histoire des progrès des établissements de la même espèce. Disons seulement que l'Ecosse n'est point restée en arrière dans cette voie de bienfaisance éclairée. C'est à Aldovan, près Dundee, qu'elle a débuté, secondée par les efforts de sir John Ogilvy. Le docteur Brodie a continué l'œuvre à Edimbourg, Gayfield square. Ce médecin dirige aujourd'hui le New Scotch Asylum de Larbert, près de Falkirk, approprié pour deux cents élèves. C'est ainsi que le bon grain semé sur un ou deux points, a poussé presque partout dans le monde civilisé.

Dans tous les pays où l'expérience a été tentée (et toujours avec succès) d'améliorer la condition des idiots, on s'est appuyé sur le même principe, et l'on a mis en œuvre la même pratique, comme sous l'influence du même rayon lumineux émané tout à coup des sciences de la physiologie et de la psychologie. Le premier effet a été de mettre les personnes, dont l'attention se trouvait attirée sur le sujet, en état de déterminer les traits caractéristiques réels de la véritable idiotie, et de la séparer de l'aliénation mentale. On a trop souvent confondu l'idiot et l'aliéné. M. Séguin définit l'idiot typique un être qui ne sait rien, ne peut rien faire et ne peut pas même désirer faire quelque chose.

Le docteur Howe divise les idiots en trois classes.

« Ceux de la classe la plus basse, dit-il, sont de simples organismes, des masses de chair et d'os à forme humaine, chez lesquels le cerveau et le système nerveux n'ont aucun pouvoir sur le système des muscles volontaires, et qui, par conséquent, sont dépourvus de la faculté de la locomotion, de celle de la parole et de toute manifestation des facultés intellectuelles et affectives. Les insensés appartiennent à une classe plus élevée que les idiots ; chez eux, le cerveau et le système nerveux sont assez développés pour pouvoir commander en partie aux muscles volontaires ; ils possèdent par conséquent, à un haut degré, le pouvoir de la locomotion et de l'action animale ; ils ont un développement partiel des facultés affectives et intellectuelles, mais une simple lueur de raison et un langage très-imparfait. Les simples d'esprit sont la plus haute classe des idiots ; chez eux, l'harmonie entre le système nerveux et le système musculaire est presque complète ; ils ont par conséquent d'une manière normale les pouvoirs de la locomotion et de l'action animale, une activité considérable des facultés perceptives et affectives, et assez de raison pour se guider, mais pas assez pour leurs relations sociales. »

Généralement parlant, cette classification embrasse tous les degrés de l'idiotie. Toutefois rien n'est plus difficile à définir et à rencontrer qu'un type parfaitement exact. Le mot grec ἴδιος indique un être humain isolé de ses semblables, et aucun terme ne désigne mieux cette condition que celui de ἰδιωτης. Les mots *insanité*, *imbécillité, stupidité* et autres, employés par divers écrivains, ne sont que des expressions différentes de la même chose. « *Amentia, imbecillitas,* oblitération des facultés, dit M. Séguin, sont autant de synonymes plus ou moins laconiques, plus ou moins verbeux, surajoutés à l'énergique ἰδιος des Grecs, qui reste encore aujourd'hui intact, sans équivalent comme sans définition. » On ne peut pas non plus prendre pour critérium de l'idiotie les dimensions de la tête, excepté dans les cas d'extrême petitesse, ni aucune autre de ces mesures sur lesquelles on se base trop souvent. Néanmoins, il est très-curieux que dans un nombre immense de cas observés par le docteur Down, d'Earlswood, ainsi que nous le verrons plus

loin, la conformation de la bouche était anormale et les deux côtés de la face dissemblables.

Les manifestations mentales ne sont pas toujours réglées par le volume du cerveau, mais bien par ses qualités, son état et par celui de tout le système nerveux. Le corps n'est que l'instrument, le musicien invisible c'est l'âme, et la main la plus habile ne saurait produire l'harmonie, si les cordes ne sont pas d'accord. L'état physique de l'idiot étant mal ordonné, l'action de l'esprit ne peut produire d'accords. Tout ce qu'on peut dire de l'idiot, comme définition, revient à ceci, que l'idiot est un être plus ou moins dépourvu du pouvoir de développer et de manifester les facultés humaines normales par suite de ses défauts organiques. Tout généralement est anormal dans sa nature physique, sa santé, son tempérament, ses membres, ses mains, ses poignets, ses jambes et ses pieds. Les nerfs du mouvement et de la sensation sont privés de régularité d'action. De là viennent l'irritabilité ou l'apathie, les spasmes, l'épilepsie, la chorée. De là aussi un caractère défectueux dans la préhension, le toucher, l'odorat, l'ouïe, le goût, la mastication, la déglutition, la digestion, les sécrétions, la circulation et la parole, et l'absence de cette dernière faculté dans beaucoup de cas. Cependant l'inhabileté à parler, quoique souvent apparente, n'est pas toujours réelle. Un jeune garçon auquel on n'avait jamais, jusqu'à quatorze ans, entendu articuler un son, se mit un jour tout à coup à chanter correctement un psaume. Son maître, naturellement, profita de cette espèce d'explosion soudaine, et l'enfant parle aujourd'hui parfaitement. Un autre élève qui avait toujours été muet, mais qui avait appris néanmoins à écrire lisiblement sur une ardoise, voyant un jour que pendant son absence son écriture avait été effacée, devint très-excité et s'écria furieux : « Qui donc m'a effacé mon ardoise ? » Ces mots étaient les premiers qu'on lui eût jamais entendu prononcer, plus tard on arriva à le faire parler comme tout le monde.

La condition physique des idiots étant anormale, la manifestation de l'intelligence l'est aussi. Attention, perception, volonté, comparaison, jugement, combinaison, invention, prévision et réflexion, tout cela est imparfait à des degrés divers.

Toutefois on ne peut rien généraliser, en fait de règle, en dehors de ceci, que les facultés de la perception sont défectueuses, l'idée frivole et l'ensemble plus ou moins excentrique. Les uns sont bruyants, grimaçants et facétieux, les autres grognons, tristes, boudeurs et en outre très-vicieux. On en voit beaucoup qui sont doux, affectueux et faciles à gouverner, tandis que d'autres sont violents, dépravés, sales et repoussants. Les facétieux vous déroutent parfois par leurs à-propos. L'un de ceux-ci, que le chapelain voulait empêcher de rire à l'église, lui répondit : « Si vous regardiez votre livre vous ne me verriez pas. » Un autre, corrigé pour vol et auquel on demandait de promettre de ne pas recommencer, répliqua : « Je veux bien ne pas recommencer, si vous voulez me donner tout ce que je désirerai. »

Les idées de ces infortunés manquent absolument de règle. De là vient que la joie, l'espièglerie, la colère, le chagrin et les discours incohérents alternent chez eux sans raison. La classification des idiots n'est pas chose facile. Comme le dit fort bien le docteur Howe, le plus élevé de la classe inférieure des idiots se distingue à peine de l'insensé, et le moins stupide des insensés se distingue à peine du simple d'esprit, et parmi ceux-ci, les plus élevés ne sont pas très-éloignés du niveau d'une foule de gens qui, dans la société, passent sans doute pour des esprits peu solides, mais que l'on regarde comme des agents libres et responsables. La masse, il est vrai, regarde ces derniers de son haut, mais à son tour la masse reçoit les regards dédaigneux des intelligences placées au-dessus de la moyenne, lesquelles elles-mêmes n'arrivent pas à l'épaule des rares organisations géantes que chaque génération produit dans l'ordre intellectuel. Cette manière d'envisager les degrés de l'intellect humain, doit nous enseigner non-seulement l'humilité, mais l'humanité, et augmenter notre intérêt pour ceux de nos semblables qui n'ont d'autre tort que d'être encore plus infortunés que nous.

On peut ajouter à ce qu'il vient d'être dit du caractère général des idiots, que quelques-uns de ces déshérités sont en parfaite possession de certaines facultés spéciales ; ils n'ont d'anormal que d'être au-dessus de la moyenne, par exemple, en ce qui concerne la musique, le dessin, l'art de modeler, l'arithmétique,

la mémoire, et, au lieu d'être des êtres imparfaits, ils ont, à certains égards, une supériorité étrange.

On a certes assez dit pour prouver combien il y avait peu lieu de compter sur aucun effort pour améliorer la condition des idiots, dans un sens assez large au point de vue social, moral ou utile. Néanmoins, les obstacles qui dans l'origine résultaient de l'insuffisance des connaissances physiologiques, des préjugés, de la gravité désespérée de la majorité des cas, et même de l'idée que l'amélioration, en l'admettant possible, n'aurait aucun avantage en raison de ce qu'elle rendrait responsable un être auquel on ne saurait imposer de responsabilité, ces obstacles au progrès, disons-nous, ont maintenant disparu, et les preuves existent en grand nombre, que l'idiot peut être amélioré et souvent instruit avec bénéfice.

De ce qu'il a été dit plus haut, il est aisé de concevoir que, pour atteindre ce but, c'est à l'amélioration matérielle de l'individu qu'il faut viser tout d'abord. Le premier soin doit donc être d'accorder l'instrument autant que possible. C'est de cela qu'a dépendu le succès de toutes les expériences récentes, et les conséquences ont été les mêmes partout, parce que partout on a considéré que la vigueur et la force des manifestations de l'intelligence dépendaient de l'état de santé de certaines parties de l'organisation corporelle. Il faut avant tout chercher à ramener dans tout le système l'équilibre de la santé en relevant, autant que faire se peut, les forces physiques déprimées. D'après ce principe on a adopté les exercices gymnastiques, variés suivant les différentes phases de l'état du sujet, de manière à faire agir les muscles aux extrémités comme au tronc; et ces exercices ont été combinés d'une manière très-ingénieuse. Chaque asile doit avoir un gymnase couvert et un autre à l'air libre, avec un sol très-doux et des surveillants intelligents et prudents. Il faut chercher à développer chez l'individu inerte l'action musculaire instinctive, afin de faire renaître la santé dans les organes et produire une meilleure oxygénation du sang dans les poumons. Il faut secouer la torpeur et calmer la surexcitation. Il faut bien se pénétrer de l'idée que tous les sens à peu près pèchent par quelque point, de sorte qu'on ne peut pas, comme chez les sourds-muets, établir de compensation de l'un

sur l'autre. Il faut habituer l'œil errant à se poser et à voir, l'oreille à entendre, la voix à donner des sons corrects. Il faut stimuler la pensée, la débrouiller et donner la faculté d'apprendre. Il faut obtenir l'obéissance par la douceur et la fermeté sans sévérité, et encourager les habitudes régulières. Il faut mettre tout en œuvre pour occuper convenablement le temps, et, à mesure que l'intelligence s'éclaire, y porter les notions de la Divinité, de la religion, du devoir, de la conscience, de l'espérance et du sens moral.

Le choix des maîtres n'est pas chose facile. Il faut qu'ils soient nés professeurs, dévoués à leur œuvre, fermes, patients à l'extrême, et qu'ils puissent commander avec calme, force et décision. Le médecin doit déployer un grand tact et avoir ces tendres soins qui faisaient dire à un élève d'Earlswood : « J'aime mieux le docteur que ma mère. » Il n'y a qu'une personne ainsi douée qui puisse tirer parti d'indications psychologiques de la nature de celles qu'énumérait succinctement M. Sidney dans son mémoire lu à la Société des Arts.

« Les idiots, remarque-t-il, ont des besoins, des goûts, des appétits, des penchants, des désirs, des répugnances, des craintes et des préférences qui se manifestent diversement chez les individus, et qui montrent que, bien qu'enchaînés ou pervertis par un organisme défectueux, certains sentiments, certaines sensations, certaines perceptions existent, qui, rectifiés, se manifesteraient d'une manière correcte. Un idiot qui distingue ses aliments a quelque perception ; un idiot qui montre du désir pour certaines choses qui lui plaisent a des sensations internes et externes ; s'il peut choisir entre deux objets qui lui sont offerts, il compare et a quelque jugement ; s'il cède à la douceur, à la persuasion, à la fermeté, il a quelque compréhension ; s'il manifeste des goûts particuliers, si limités qu'ils soient, quelque chose occupe son esprit. Dans toutes ces manifestations, le maître sait trouver matière à amélioration. Le principe sur lequel celui-ci s'appuie, c'est que ces infortunés, non-seulement sont doués d'instincts et de penchants animaux, mais qu'ils ont les faibles germes des qualités plus élevées, départies à notre nature humaine, et qui ne sauraient jamais se rencontrer dans les animaux les plus *intelligents*, doués même

de facultés perceptives plus subtiles que celles de l'idiot. »

C'est d'observations semblables qu'est dérivée la véritable méthode de traitement des idiots. En fait d'idiotie, chaque cas particulier est un problème, et il n'y a que dans les établissements récents que de pareils problèmes ont pu être résolus, parce que tous les efforts y sont concentrés sur cet objet et que tous les moyens imaginables y sont mis en œuvre. Le grand point à obtenir est, nous l'avons dit, une bonne condition dynamique du corps, chose que peuvent seuls donner un air salubre, des soins médicaux appropriés, l'exercice et l'hygiène. Si la digestion et les sécrétions sont mauvaises, le système nerveux ne tarde point à s'en ressentir ; le stimulant appliqué à un organe reste sans effet sur un autre organe, parce que les nerfs, qui sont les fils du télégraphe vital, ont perdu leur conductibilité. On voit souvent des idiots au corps faible, au sens moral absent ou perverti, à l'intellect obtus, et qui cependant manquent absolument de calme, n'ont aucun équilibre dans leurs fonctions animales ou mentales, et auxquels l'obéissance à une influence, à une règle quelconque, est impossible. Un appétit dépravé au delà de tout contrôle, les fait se jeter sur les ordures et les rebuts les plus sales et les plus dégoûtants et s'emparer, avec une avidité brutale, de tout ce qui est à leur portée. Tous leurs désirs sont déraisonnables, qu'ils les manifestent par la parole ou par des cris inarticulés; mais quand le médecin a donné le stimulant voulu aux organes digestifs, qu'il a dirigé convenablement l'alimentation, qu'il a mis un frein à l'appétit brutal, et qu'il a ainsi produit avec le temps une modification dans le cerveau et les forces nerveuses, alors la réglementation naturelle devient possible, et comme conséquence une espèce de reconstruction de tout l'être physique et moral. Assurément les idiots les plus incurables sont ceux qui sont affligés d'épilepsie, et ils sont nombreux. Pour ceux-là il n'est pas de moyen de guérison certain d'aucune espèce Toutefois, il est possible de diminuer la fréquence et la violence de leurs attaques en développant chez eux une tendance à la gaieté, en leur donnant des occupations pour lesquelles ils ont montré du goût, et en les soumettant au genre de vie que peut conseiller l'expérience.

D'après ce qu'il a été dit plus haut des débuts de l'asile d'Highgate, on comprend combien il a fallu tâtonner avant d'arriver à rendre gouvernables les malheureux pensionnaires de l'institution. Aujourd'hui, effet remarquable du succès qu'on retire d'une constante pratique, ce résultat s'obtient rapidement. A Earlswood, l'accueil est si sympathique, l'aspect du lieu si attrayant que le docteur Down, le médecin résidant, n'a pas grande difficulté avec les élèves qu'on amène. On commence par s'y enquérir avec soin de leur histoire, des particularités de leur caractère, de leurs prédilections, de leurs répugnances, de leurs habitudes. On prend bonne note naturellement de leur état de santé physique et de la condition de leurs organes, et on les surveille attentivement. La première chose dont on s'occupe est de déraciner les habitudes mauvaises et, aussitôt que possible, de donner aux élèves une occupation qui leur vaille des éloges et des encouragements, au lieu des rebuffades méprisantes auxquelles trop d'entre eux se trouvaient auparavant en butte. Ces occupations sont de l'espèce la plus simple : démêler des fibres de cocotier pour en faire des paillassons, fendre des osiers pour la vannerie, préparer du crin pour les fauteuils et les matelas. Outre ces encouragements à faire quelque chose, l'amélioration de la santé corporelle, point essentiel, et la suppression de toute habitude mauvaise sont l'objet d'une surveillance de tous les instants. Ensuite vient la réglementation des heures pour le sommeil, les repas, l'école et les occupations du jour. Pour les cas qui offrent le moins de chances de succès, tout ce qu'on peut faire se résume en une surveillance active et l'emploi de bons traitements.

Il y a bien peu d'années encore, l'établissement d'écoles pour les idiots eût été considéré comme le plus téméraire des projets. Eh bien, non-seulement ces écoles ont réussi quant à leur but, mais elles ont servi à montrer combien, quand il s'agit d'instruire la jeunesse, il est important de mêler à l'étude des livres les salutaires exercices du corps, et de faire de l'acte d'apprendre un plaisir au lieu d'une obligation pénible, à laquelle s'ajoute une tendance à exiger des jeunes écoliers une application qui dépasse leurs forces. Les écoles d'idiots ont cette juste balance d'exercices agréables et de leçons qui les empêche de

fatiguer l'élève, et qui fait que l'enfant revient alternativement avec plaisir à celles-ci et à ceux-là.

La possibilité d'apprendre à un idiot à lire, à écrire et à compter dépend beaucoup de l'aptitude du maître à tirer parti des particularités personnelles à l'élève, d'une persévérance sans limites et d'une patience infatigable, jusqu'à ce que la conquête soit complète. Dans certains cas on n'est parvenu à faire retenir les lettres qu'en les rendant violemment lumineuses, alors seulement l'impression faite sur le cerveau de l'élève est restée durable. Ce qui prouve combien le triste état d'imbécillité de l'idiot dépend de son cerveau, c'est le fait qui s'est produit dans deux cas de fièvre chaude. Dans un de ces cas, le malade recouvra l'usage des facultés ordinaires; dans l'autre, le même effet se produisit au plus fort de la maladie, mais ce fut pour cesser à la guérison.

C'est un état de surexcitation exceptionnelle qui fit parler les muets dont il a été question plus haut. L'observation fournit aussi des occasions dont on peut profiter. Un jeune garçon avait montré un grand amour pour le jeu de quilles, et quand la boule faisait tomber une quille son ravissement était extrême. Le maître fit graver l'alphabet sur des quilles, et chaque fois qu'il en tombait une l'élève nommait la lettre qu'elle portait. Grâce à ce mode, assurément très-original, l'enfant finit ainsi par apprendre à lire.

On n'en finirait pas à énumérer les méthodes d'instruction mises en œuvre de cette manière. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elles sont aussi ingénieuses que multipliées, et qu'on peut les varier à l'infini en y ajoutant toujours quelque chose de nouveau. Nous nous contenterons de citer quelques-unes des plus remarquables adoptées dans les institutions anglaises. Ainsi, pour rectifier la prononciation, l'établissement d'Earlswood a un cabinet rempli d'objets dont les noms donnent tous les sons de la langue anglaise. Le maître qui veut obtenir, par exemple, la prononciation nette du T, prend et montre à l'élève, en lui disant de le nommer, divers objets dont le nom contient cette lettre soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin. L'œil de l'idiot a aussi, comme la langue, besoin d'une éducation spéciale. « C'est là, remarque M. Sidney, une chose extrêmement

difficile. L'élève verra bien dans la masse la personne de son maître, mais il est probable que les détails lui échapperont, à moins qu'il ne s'agisse d'objets brillants, tels qu'une chaîne de montre, un lorgnon, etc. Pour lui donner la faculté de distinguer les petits objets, on place devant lui, sur une table, un certain nombre de figures géométriques en bois. Le maître en prend une et la fait voir à l'élève qui doit alors lui présenter la pareille. Il y a aussi le moyen d'ouvrir un à un les doigts de la main et d'exiger de l'idiot de répéter le geste immédiatement du même doigt et de la même main. » Le tableau noir est également fort précieux pour ces sortes d'exercices. Des enfants qui ont commencé à apprendre ainsi, sont devenus de très-habiles dessinateurs. L'un d'eux a émerveillé le plus célèbre des peintres anglais d'animaux, sir Edwin Landseer. Il avait pourtant fallu six mois pour lui apprendre à distinguer la tête d'un chien de la queue de cet animal.

Certains sujets sont enseignés à un grand nombre d'élèves simultanément. Les tables de multiplication sont chantées, avec accompagnement de gestes divers des bras et des jambes. La lecture, l'écriture, l'arithmétique, le dessin, et, pour les élèves les plus obtus, les lettres, les figures, l'imitation, la parole, le temps, le poids, les couleurs et autres choses simples, sont enseignés à un moins grand nombre d'élèves à la fois. On s'efforce de rendre certaines leçons aussi amusantes que possible, et en même temps utiles au point de vue pratique. Il en est une qui, par sa nouveauté, intéresse toujours les visiteurs à Earlswood ; elle est très-utile aux élèves pour leur donner l'idée de la valeur des articles de consommation habituelle, et leur apprendre à acheter et à vendre. On l'appelle la leçon de la boutique. Voici comment on procède : d'un côté de la classe est le mobilier ordinaire d'une boutique, c'est-à-dire des comptoirs avec tiroirs sur lesquels sont inscrits lisiblement les articles qu'ils contiennent. Au-dessus est une rangée de boîtes de fer-blanc. Les élèves sont assis en face du comptoir, lequel est pourvu de balances, de poids, de mesures et de pièces de monnaie. L'un d'eux, désigné pour remplir le rôle du marchand, s'installe dans le comptoir. Il commence par annoncer la marchandise et par demander des chalands, ce qu'il fait parfois avec beaucoup d'entrain.

Aussitôt nombre de mains se lèvent, et l'un des amateurs est chargé d'aller faire un achat quelconque. Quand le chaland demande un article, le marchand examine les inscriptions des tiroirs, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'article demandé ; alors vient l'opération du pesage, opération qui parfois embarrasse singulièrement les néophytes. Avant que le poids pris par le marchand soit mis dans la balance, ce dernier est interrogé à fond sur sa valeur. Il s'agit ensuite de mettre dans le plateau opposé la quantité voulue de sucre, de riz, ou toute autre denrée, et c'est souvent chose amusante de voir le marchand commencer par petites cuillerées alors qu'il s'agit d'une quantité assez forte, et de suivre son embarras, quand le poids est presque fait, pour savoir s'il doit retirer ou ajouter afin de le rendre juste. Le payement et le calcul qu'il amène sont une source de réclamations et d'observations de la part du reste des élèves. Les combinaisons des sous et des doubles sous amènent parfois de longs retards dans l'opération. Il arrive assez souvent que l'acheteur fait preuve de malice, et qu'il paye avec un shilling, un florin ou une demi-couronne, laissant au marchand le soin de lui rendre la monnaie. Cette leçon est réellement très-amusante à suivre, et cette méthode d'instruction est vivement recommandée dans le rapport de la commission d'inspection des établissements d'aliénés.

Une autre leçon qui donne bien la mesure du degré de développement de l'élève, c'est celle qui consiste à faire dire l'heure. Sur 134 élèves réunis, 3 seulement disaient l'heure à la minute, 12 au quart d'heure, 22 ne reconnaissaient que les heures, le reste n'y entendait absolument rien. Parmi ceux qui nommaient les heures, plusieurs ne pouvaient le faire qu'en y associant une idée particulière, « l'heure du déjeuner, l'heure du dîner, du thé, du coucher, etc. »

A mesure que l'élève fait des progrès, l'enseignement devient naturellement de plus en plus complexe, c'est l'écriture sous la dictée, la lecture en commun, la récitation, l'arithmétique, le dessin. A chaque instant ce sont de nouveaux expédients auxquels on a recours. Le docteur Down, directeur de l'asile d'Earlswood, et M. Millard, directeur de celui de Colchester, sont infatigables. Le grand but que poursuit le docteur Down est de faire naître

chez ses élèves l'esprit d'observation et les habitudes d'ordre. Il a organisé de nombreuses collections de produits naturels. Ces objets sont expliqués aussi clairement et simplement que possible aux élèves, et deviennent le sujet de questions qui tendent à développer chez eux l'observation et la mémoire. Là sont, entre autres choses, des morceaux de bois peints de couleurs différentes et découpés de formes diverses, qui peuvent se réunir de manière à former des figures et des reliefs attrayants pour le regard. Cette espèce de jeu de patience est un excellent exercice, dont le maître profite pour décrire et inculquer chez l'élève les formes, les couleurs et autres attributs de l'objet en question. Il est probable que bientôt on ajoutera à ces éléments d'enseignement des presses d'imprimerie pour les élèves les plus avancés; on tire aussi parti du goût des idiots pour les animaux muets, et les établissements sont pourvus de volières et de cages. Les canaris, les faisans dorés et argentés et autres oiseaux, ainsi que les lapins, les écureuils et les cochons de Barbarie, sont de grands favoris pour les élèves et deviennent en même temps des auxiliaires précieux pour les maîtres.

La même méthode a été adoptée pour les filles, et rien n'est plus intéressant que les écoles de ces malheureuses idiotes aux mains d'une maîtresse habile et zélée. L'imitation est inappréciable. Elles prennent plaisir à marcher autour de la classe, en chantant ou en répétant ce que chante ou dit l'institutrice. Les contes sont écoutés avec une extrême avidité par celles qui ont dépouillé leur torpeur, et rien n'excite à un plus haut degré leur attention. On tente tous les moyens pour rendre les leçons attrayantes et jamais on n'insiste assez longtemps sur une chose pour fatiguer ces cerveaux faibles. Les utiles ouvrages d'aiguille qui se font là, sont surprenants. On accorde un certain temps aux plus habiles ouvrières pour faire des articles de fantaisie, et la bonne exécution de ces articles est merveilleuse. Quand un visiteur entre dans un atelier, c'est à qui des jeunes couturières accourra lui montrer son travail, et toutes sont enchantées des approbations qu'elles obtiennent. Tous les arrangements intérieurs sont calculés pour entretenir les élèves dans un état constant de satisfaction. Partout des fleurs, des peintures, des cartes géographiques donnent aux pièces un aspect riant et

animé. En somme, il n'est rien de facilement réalisable en ce sens qui n'ait été accompli avec quelque bénéfice. Même les plus obtuses de ces malheureuses semblent calmes et satisfaites, tandis que celles dont l'état est susceptible d'amélioration, forment une famille joyeuse qu'on chercherait difficilement ailleurs.

Les personnes qui ont été à même d'examiner les classes les plus avancées, ont toujours été émerveillées des réponses des élèves, surtout en ce qui concerne l'histoire sainte et les simples vérités pratiques des Ecritures. Il est positif que beaucoup d'idiots autrefois profanes et grossiers ont été ainsi ramenés à la pureté religieuse, à la décence, à la crainte de Dieu, au sens moral.

En travaillant à l'amélioration du sort des idiots, un objet important, dont on s'est surtout préoccupé, ç'a été de faire que ceux d'entre eux qui se montraient susceptibles d'éducation, devinssent assez habiles dans un genre de travail pour pouvoir y gagner de l'argent, et changer en une vie occupée et productive leurs habitudes oisives et solitaires. La confection des nattes et des paillassons est un des métiers auxquels on a trouvé que ces pauvres créatures s'adaptaient le mieux. Aux uns on apprend à démêler les fibres de palmier, aux autres à les tresser. Petit à petit, du simple paillasson ils arrivent à la natte d'appartement à dessins compliqués. Il est certains d'entre eux qui, bien dirigés, fabriquent ainsi d'excellentes nattes pour les corridors et les églises. La plupart de ceux qui se livrent à cette branche d'industrie, l'ont choisie d'eux-mêmes et en sont excessivement fiers. Aussi, quand un visiteur rencontre un de ces *artistes* dans une autre partie de la maison, il est sûr de s'entendre inviter par lui à venir voir son travail et ses progrès ou au moins de s'entendre dire : « Moi, je fais des nattes de fantaisie ! » Un jour que les élèves faisaient leur promenade, l'un d'eux, un faiseur de nattes, restait derrière les autres. Interrogé sur les motifs de son isolement volontaire : « Je songeais, répondit-il, à un nouveau modèle pour ma natte. » Rien ne montre mieux que cette réponse le plaisir que le travail utile procure à l'imbécile arraché à son état de torpeur d'esprit et de corps.

Pour les travaux de l'atelier, comme pour les leçons de l'école, il ne faut jamais fatiguer l'élève par une application trop pro-

longée. En variant les occupations, l'instruction et le travail deviennent des récréations. Sur 70 ou 80 tisseurs de nattes et aides que l'on compte à Earlswood, il est rare qu'on en voie un seul montrer des symptômes d'ennui résultant de son travail ; tous, au contraire, sont pleins d'entrain et de bonne humeur. Parmi eux se trouve en ce moment un jeune garçon qui, en entrant à l'asile, n'était pas même en état de manger seul, et qui, maintenant, confectionne d'élégants paillassons. C'est là un fait d'une grande valeur, et qui montre ce qu'avec le traitement aujourd'hui adopté on peut obtenir des cas d'idiotie les plus désespérés. L'extérieur propre à la personne de l'idiot restera toujours plus ou moins, mais le sujet peut néanmoins être converti en un membre heureux et utile de la famille humaine. On peut à l'appui de ceci rappeler le fait qu'un jeune garçon, placé gratuitement à l'asile par la reine, arriva à faire des nattes qui furent acceptées pour l'usage du palais de sa souveraine. Il remplit aujourd'hui l'office de facteur dans l'établissement, et porte les lettres à la poste deux ou trois fois par jour, rapportant celles qui y sont adressées. Toutefois, il a gardé dans sa tenue quelque chose de son état primitif, il marche avec roideur et importance, et se croit obligé de faire un grand salut militaire aux personnes qu'il rencontre et qu'il suppose avoir droit à ces marques de déférence.

La fabrication des chaussures est aussi un des métiers favoris des élèves des asiles d'idiots ; mais le nombre de ceux qui sont aptes à s'y livrer est moins grand que pour la confection des nattes et paillassons. Il ne s'en est point encore trouvé qui fussent en état de prendre la mesure du pied ou de tailler le cuir pour le soulier ou la botte ; mais quand le travail leur est préparé par une main habile, ils cousent admirablement. Un jeune garçon d'Earlswood fait ainsi sa paire de bottes par jour, et il prétend qu'il en ferait bien sept en six jours, si l'on voulait lui laisser prendre son thé un peu plus fort.

Beaucoup de personnes qui s'imaginent, en entrant dans l'asile, qu'elles ne vont avoir sous les yeux qu'un spectacle navrant, en sortent étonnées de l'air de gaieté et de contentement qui règne partout. Parfois on rencontre là des échantillons de politesse des plus comiques. Une grande dame demandait un

jour à un de ces jeunes cordonniers ce qu'il lui prendrait pour lui faire des pantoufles. « Quatre shillings, » répondit-il. Aussitôt un autre repartit : « Moi, je les ferais *pour l'honneur seul.* »

Quelques élèves font des paniers, mais la vannerie n'est pas en général un métier très en faveur. Il en est autrement du métier de tailleur. M. Sidney parle longuement de la joie et de l'empressement apportés dans l'atelier des tailleurs à la confection d'accoutrements destinés aux personnages d'une pièce à marionnettes. Dès qu'un visiteur passe dans cet atelier, c'est à qui lui demandera s'il a quelque bouton à recoudre. Un jeune idiot, raconte aussi M. Sidney, qu'on regardait comme incurable, fait maintenant à merveille habits, vestes et culottes. Seulement là, comme chez les cordonniers, il faut quelqu'un qui coupe; mais pour ce qui est de la couture, elle est tellement bien faite, qu'à une époque on envoyait de l'extérieur à l'asile de Colchester de l'ouvrage de tailleur pour y être cousu. Aujourd'hui, à Earlswood, tous les vêtements de l'établissement se font dans l'atelier de la maison.

Plusieurs idiots, convenablement instruits, font d'excellents charpentiers, et d'autres, qui ont quitté l'asile, gagnent aujourd'hui de bons salaires comme manouvriers sous une direction intelligente. Portes, tables, pupitres, commodes, et toute sorte de travaux de menuiserie et d'ébénisterie sont ainsi faits par des élèves, en suffisante quantité pour meubler un grand établissement. L'asile d'Earlswood compte en ce moment vingt de ces jeunes ouvriers, qui vous montrent leurs œuvres avec un empressement souvent dangereux pour les pieds des visiteurs, quand il s'agit de lourdes pièces.

Les filles idiotes sont de la même manière façonnées à divers travaux utiles : quelques-unes d'entre elles se plient si bien au ménage, qu'elles font d'excellentes domestiques et qu'elles diminuent le nombre de celles qu'exige la maison. Beaucoup sont si habiles aux travaux d'aiguille, qu'avec un peu d'aide elles font tout ce qui est nécessaire en ce genre dans un grand établissement, et qu'une douzaine sont constamment employées à réparer le linge et les vêtements de la maison. Nous avons dit plus haut qu'elles font aussi d'excellents travaux de fantaisie,

mais ces derniers ne sont donnés qu'à titre d'encouragement et ne viennent jamais qu'après les travaux utiles.

Tout asile d'idiots doit avoir une ferme et un jardin, ceux-ci d'autant plus étendus que le nombre des élèves est plus grand. Earlswood n'a pas moins de vingt à trente élèves cultivateurs et jardiniers. A Essex-Hall, le jardinage est depuis longtemps l'occupation la plus attrayante et dont on retire le plus de profit. Dans le premier de ces asiles, le jardin couvre environ 8 acres (3 hectares 20 ares); il est admirablement entretenu par les jeunes jardiniers, et fournit abondamment d'excellents légumes et de belles fleurs. Il y a aussi une serre et des châssis vitrés mobiles, construits dans la maison même. Plus d'une fois les deux établissements susnommés ont remporté des prix aux expositions horticoles du voisinage, à la grande joie des lauréats. Ces occupations ont une très-heureuse influence sur les idiots, en même temps qu'elles assurent à chaque maison d'abondantes provisions d'été et d'hiver.

C'est un consolant et doux spectacle que celui de ces pauvres êtres surveillant leurs plantes et leurs arbres, et paradant l'été à côté de leurs pois et de leurs groseillers, crécelles en main, pour éloigner les oiseaux. Le grand but d'ambition toutefois est d'être cultivateur. Il faut entendre le pauvre diable promu à ce poste d'honneur vous dire avec l'épanouissement de l'orgueil satisfait: « Je suis maintenant cultivateur ! » L'attention, les soins que les idiots ont pour les animaux de la ferme dépassent tout ce qu'on peut attendre des gens les plus sensés. Les vaches sont surtout l'objet de leurs tendresses, et quand l'une d'elles a un veau ou qu'une truie a mis bas, les petits sont soignés avec enthousiasme. Les idiots récoltent parfaitement le foin d'une grande exploitation agricole, mais sans quelqu'un pour les guider, ils ne parviendraient jamais à construire les meules. Les idiots faneurs sont une joyeuse compagnie, et le pré est une source de plaisir pour ceux qui sont trop faibles pour y travailler. Ces travaux d'ailleurs ne sont pas sans profit, car la ferme d'Earlswood a vendu dans une année pour plus de 1,000 livres sterling de produits. Quelques enfants sont chargés de traire les vaches, et il n'est pas de plus grand plaisir pour eux que l'accomplissement de ce devoir, qui s'exécute un peu avant

l'heure du thé. Quelqu'un qui voyait un de ces enfants continuer de traire une vache, alors que tout le lait semblait épuisé, lui demanda à quel signe il reconnaissait qu'il fallait cesser : « Quand la cloche du thé sonne, » répondit le petit idiot. C'est un plaisir de les voir se laver les mains, nettoyer leurs souliers et changer de vêtement avant de passer au réfectoire. Avoir obtenu de pareilles habitudes, un pareil ordre, est un triomphe qu'on pouvait croire dès l'abord impossible.

Les élèves ne s'assoient à la table commune que quand ils sont arrivés à manger proprement. A leur entrée dans l'établissement, à moins qu'ils n'appartiennent à la catégorie des inertes, ils se jettent sur les aliments à leur portée comme des animaux carnassiers, et si on les laissait faire, ils se gorgeraient à l'excès. Avec le temps cependant, ils arrivent à entrer dans le réfectoire en ordre et à s'y comporter convenablement, les filles d'un côté, les garçons de l'autre. Au moyen d'une disposition spéciale du réfectoire, les plats arrivent sans le moindre retard de la cuisine ; chacun a son assiette et est servi rapidement. Personne ne commence à manger avant que tous soient servis et qu'un court *Benedicite* ait été chanté à l'unisson, sous la direction du maître. On ne voit pas de gloutonnerie, tout le monde se conduit bien et paraît ravi quand quelque visiteur assiste au repas. Le dîner se termine comme il a commencé, par une action de grâces, et le réfectoire se vide tranquillement et avec ordre.

Quelques élèves payants ont, à Earlswood, une salle à manger distincte, où les mets sont, autant que possible, ceux que l'enfant eût eus dans sa famille et sont servis de même, de manière que, revenu dans la maison paternelle, le pauvre idiot s'y puisse comporter décemment à table.

A Earlswood, la préparation des repas dans la cuisine offre un curieux spectacle : il y a là une douzaine d'élèves, affublés du tablier blanc, parfaitement propres et travaillant sous la direction du maître queux. Les privilégiés de ces emplois en sont très-fiers. Cette occupation n'interrompt pas les autres travaux, elle ne fait que les varier. L'un de ces jeunes garçons prend grand plaisir à laver les plats et les assiettes. Cette fonction absorbe tellement ses pensées, que, interrogé un jour sur la ques-

tion de savoir celle qu'il aimait le mieux, de son ancienne résidence ou de la nouvelle, il répondit sans hésiter : « Oh! celle-ci ; l'évier y est bien plus beau. » Parmi les cuisiniers, M. Sidney en cite un comme le plus étrange spécimen qu'on puisse voir du défaut d'équilibre des facultés. Absolument simple d'esprit et dénué de tout jugement, il possède une mémoire prodigieuse et une certaine tendance à faire des jeux de mots. Un jour qu'il travaillait à la confection d'un plat sucré, on lui demande, comme il est remarquablement fort en histoire, de raconter le complot de Rye-House. « Au lieu de m'interroger sur un *complot*, répond l'idiot, vous feriez mieux en ce moment de me demander de vous parler de *compotes.* » Quand on demande à ce singulier enfant le narré d'un fait historique quelconque, il vous récite des pages tout entières de ce qu'il en a lu, et il n'y a pas moyen de l'arrêter. Une autre fois, devant un dignitaire de l'Eglise, il faisait l'histoire de Talleyrand en termes peu flatteurs ; interrompu par son auditeur, il s'en piqua et répondit d'un ton très-bref : « Comme vous voudrez ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que Talleyrand appartenait au clergé, » et sur cette réplique *ad hominem*, il retourna à ses fourneaux. Outre ses talents culinaires, il est bon cordonnier, mais sur tout le reste il est d'une complète ineptie. Comment, dans l'état actuel de nos connaissances, expliquer un pareil être, doué d'une imperturbable et merveilleuse mémoire, assez habile artisan, et tellement obtus sur le reste, qu'il lui serait impossible de se guider dans les sentiers les plus battus de la vie journalière? Cet élève avait reçu de M. Sidney le surnom du *Cuisinier historien.* M. Brady en parle aussi dans son livre sur le traitement de l'idiotie[1]. « Il répète des pages entières d'histoire, dit cet écrivain ; nous lui avons adressé plusieurs questions, il a répondu à presque toutes avec une merveilleuse exactitude. Entre autres réponses, il nous donna tout au long l'histoire de la guerre du Péloponèse, en mentionnant la durée, la date, les causes, établissant les ressources des combattants, les gains et les pertes réciproques, la paix temporaire, la reprise des hostilités après les succès des Spartiates, et la défaite finale des Athéniens par Lysandre. »

[1] *The training of Idiotic and feeble minded children.* Dublin, 1864.

Un autre de ces jeunes cuisiniers prend grand plaisir à hacher les aliments pour ceux qui ne peuvent pas mastiquer, et pour le moment il ne dîne pas à la table principale. Il met en mouvement un ingénieux appareil qui réduit les mets à l'état de hachis. Aucun de ces élèves, à leur entrée dans l'établissement, n'aurait pu être laissé auprès d'un feu, fait qui atteste le jugement et le tact qu'il a fallu employer pour les rendre si dociles et si utiles.

La classification est chose extrêmement importante; de là l'avantage d'un asile établi sur une aussi grande échelle et si bien ordonné que celui que dirige le docteur Down. Les amusements mêmes des élèves sont réglés de telle façon, qu'il serait manifestement absurde de laiser un enfant entrer dans un groupe réunissant des facultés que cet enfant ne possède pas. Le jeu de cricket exige une grande activité musculaire et un œil prompt, cependant il y a à Earlswood des élèves qui y jouent très-convenablement, et à Essex plusieurs d'entre eux ont été invités à faire la partie d'amateurs des environs, désireux de les encourager. Il en est de même d'autres jeux, mais tous ces exercices doivent être proportionnés au degré d'avancement de la classe à laquelle l'idiot appartient. Il y a aussi d'autres moyens d'amuser les élèves des deux sexes réunis, tels sont les marionnettes, la lanterne magique, le microscope, la musique; à ce dernier divertissement, on peut faire participer certains élèves comme exécutants, en les chargeant de battre la mesure sur la grosse caisse ou le triangle, ce qui n'est pás une mince difficulté. Les idiots retiennent facilement des airs, mais il en est peu qui soient en état d'apprendre les notes et la mesure. Des concerts ont lieu fréquemment l'hiver à Earlswood, et l'on y invite des personnes étrangères à l'établissement. Ils donnent beaucoup d'animation dans la maison et sont extrêmement prisés des élèves. A Noël, on joue une charade, ou l'on a quelque spectacle analogue dont les acteurs appartiennent au personnel de l'établissement, et sont renforcés d'une quarantaine d'élèves. Les dialogues sont tous écrits par le docteur Down; Mrs. Down arrange la mise en scène et les costumes, qui tous se font dans la maison. Les plus avancés des élèves sont conduits à des excursions au bord de la mer ou au Palais de cris-

tal ; rien n'est négligé en un mot pour solliciter leurs facultés endormies et leur donner une direction régulière.

Nous venons de parler des charades et des pantomimes d'Earlswood ; les asiles américains vont encore plus loin, ils font jouer des pièces originales fort curieuses. Le jeune enfant qui est dans une condition normale prend un grand plaisir à personnifier les choses qui l'entourent ; il se fait un cheval d'une chaise, attelle son animal à une autre chaise, qui devient une voiture, et fouette l'attelage comme si ses créations imaginaires étaient des réalités. L'idiot qui n'a pas été instruit ne fait jamais rien de pareil, et, jusqu'à ce qu'il ait fait des progrès dans la voie de l'amélioration intellectuelle, il ne trouve jamais un moyen de s'amuser qui ressemble à ceux d'un enfant ordinaire ; le moindre pas dans cette direction est même de sa part un signe encourageant de modification ; aussi toute phase nouvelle qui le rapproche de l'état normal, la mimique d'un jeu, un dîner imaginaire, l'emploi d'un cheval de pure convention, est accueilli avec joie par le maître. Dès que l'invention apparaît, il y a rapprochement vers l'enfance saine et intelligente et espoir de modification salutaire. Les fondateurs de l'institution de Philadelphie, dans le but d'intéresser davantage à la cause des pauvres idiots, ont cru devoir publier l'histoire de vingt-deux des cas les plus remarquables, suivis d'amélioration plus ou moins complète, qu'ils ont eu à traiter. Ce volume, intitulé *The Mind unveiled*, titre qu'on pourrait traduire par *le voile déchiré*, nous apprend que des élèves ont été assez modifiés par l'éducation de l'établissement pour avoir pu non-seulement jouer, mais même composer une espèce de farce, rappelant, — de très-loin, naturellement, — *le Malade imaginaire*, et intitulée par eux *le Docteur*. Un des jeunes garçons simule une violente attaque d'épilepsie. Pendant la crise arrive une jeune fille, appelée « la bonne âme, » qui appelle à grands cris le médecin. Le docteur, ordinairement très-lent, fait son entrée d'un pas assez leste et administre des drogues pour lesquelles le patient, redevenu plus calme, manifeste un profond dégoût. Un autre malade se présente, atteint, dit-il, de fièvre maligne. Le médecin court à lui. A peine a-t-il le temps de lui donner les premiers soins, qu'un troisième malade implore aussi son secours, puis un quatrième,

un cinquième, etc., tant et si bien que le pauvre docteur ne sait plus auquel entendre. Le narrateur de cette pièce, le docteur Kerlin, de Germantown, la déclare très-amusante; le plus singulier de l'affaire, c'est qu'elle est, d'un bout à l'autre, l'œuvre d'auteurs et d'acteurs idiots.

Quoi qu'on puisse penser de ces spécimens d'idiots en traitement, de l'autre côté de l'Atlantique, ils sont surpassés de beaucoup par un élève d'Earlswood, cité par M. Sidney à l'appui de ce fait, qu'avec nombre de facultés complétement absentes, un individu peut être très-heureusement doué sous certains rapports. Il y a quelques années, un jeune garçon entra comme élève à Essex-Hall. Bien proportionné de corps, il avait la tête mal conformée, était sauvage, sombre et pouvait à peine parler. C'est lui qui mit six mois à distinguer la tête de la queue d'un chien. Lorsqu'on lui parlait, il ne répondait que par des sons désagréables, et, réprimandé, s'enfuyait et cherchait à se cacher. Nous ne suivrons pas les phases diverses de ses progrès, mais ce que nous dirons, c'est qu'aujourd'hui le même enfant est en état de gagner sa vie et au delà dans l'établissement, qu'il a un sourire fort doux et des manières très-engageantes, distinguées même. Cependant, c'est encore à grand'peine qu'il se fait comprendre, et il n'a rien en lui qui puisse le mettre en état de se tirer d'affaire avec les plus petites sommes d'argent. Il est menuisier et ébéniste, le plus beau mobilier de la maison est son travail. Il peint, polit et vernit admirablement. Beaucoup de portes ont été faites entièrement par lui. Il court avec la rapidité d'un sauvage, fait parfaitement de l'escrime et remplit les fonctions de tambour dans l'orchestre de la maison. En outre, il a fait le modèle d'un vaisseau de guerre qui a figuré à plusieurs expositions de Londres, et cela sans autres indications qu'un mouchoir de cotonnade sur lequel était peint un navire. On lui fit remarquer que, faute d'être lesté, son bâtiment tomberait sur le flanc dès qu'il serait à l'eau ; il n'en voulut rien croire. Mais, expérience faite, il régularisa de lui-même le poids et les proportions de son modèle, qui aujourd'hui est parfait. Il travaille maintenant à une réduction du *Great Eastern*, qui n'aura pas moins de treize pieds de longueur. Il a fait tous ses plans et ses dessins, et il n'y a pas à douter qu'il ne

réussisse à merveille. Du matin au soir, il est constamment occupé, et quand il n'a plus rien à faire en fait d'ouvrage de menuiserie pour la maison, il passe son temps à ces œuvres de fantaisie, y compris la construction d'un cerf-volant gigantesque et la copie de belles gravures. Ses dessins au crayon noir et aux crayons de couleur sont remarquables, et plusieurs d'entre eux, encadrés par lui, ornent les corridors et autres parties de l'asile. Il n'aime pas à écrire et, comme les anciens habitants de certaines régions de l'Amérique, il transmettrait plus volontiers ses idées par le dessin que par l'écriture. Est-il offensé, il dessine l'incident, et c'est par ce même moyen qu'il fait connaître son opinion sur les choses de la maison. Il a déjà fait le dessin de la scène du lancement futur de son navire ; il s'est représenté au premier plan, acclamé par tous les hôtes de l'établissement. Enfin il semble que l'absence de quelques facultés et le défaut d'équilibre dans celles qu'il possède l'aient seuls empêché d'être un homme de génie. Il est emporté, mais il se repent et se punit lui-même. Ayant un jour, dans un accès de colère, enfoncé une porte à coups de pied, il refusa un peu plus tard de prendre part à une excursion de plaisir à Brighton, comme s'en étant rendu indigne par sa mauvaise conduite. Généralement bien élevé, il est actuellement considéré comme faisant partie du personnel de l'établissement, dîne avec les maîtres, et suppose même jusqu'à un certain point que la maison ne saurait marcher sans lui. Il a dans l'asile un frère affligé de la même maladie que lui, et il est plein d'attentions et de tendresse pour ce pauvre enfant. Expliquer les mystères physiques et physiologiques d'un pareil être est impossible avec les données actuelles de la science.

Il n'y a pas moyen de savoir ce qu'on peut tirer d'un idiot avant de l'avoir expérimenté, et tel à qui l'on peut apprendre beaucoup sur un point, peut rester absolument obtus sur un autre. Ainsi une jeune fille très-forte en arithmétique ne put jamais se faire à appeler les trois premières règles autrement que la *contrition*, la *consomption* et la *distraction*. L'idiot dont nous parlions à l'instant ne put jamais comprendre qu'un revenu payé par quartier, pût faire la même somme au bout de l'année que le même revenu payé par mois ou par semaine. Un autre, stu-

pide en toute choses, faisait mentalement, avec une surprenante rapidité, les calculs d'arithmétique les plus compliqués.

Il n'est pas de cas de cette terrible maladie dont il faille désespérer entre des mains habiles. Le docteur Down, le médecin d'Earlswood, a fait des cures merveilleuses avec l'emploi judicieux de la douceur et une persévérance à toute épreuve. Si Itard n'a pu réussir avec le jeune garçon de l'Aveyron dont il parle, qui errait par les bois et fut pris se roulant dans la neige, c'est qu'il le traita, non pas comme un idiot, mais comme un sauvage.

C'est chose édifiante, assurément, que de voir les malades traités dans un asile, faire les travaux de l'établissement, et réduire presque partout le nombre des domestiques. Il y a même des élèves qu'on envoie faire des acquisitions dans les boutiques du dehors, et qu'on charge de commissions de confiance. Le commissionnaire d'Earlswood, avant ses fonctions actuelles, avait passé par diverses occupations; c'est ainsi qu'il a été successivement tailleur, cuisinier, jardinier, maçon et cultivateur. Il va maintenant deux ou trois fois par jour à Redhill, et l'on a en lui toute confiance. Dans l'origine, cependant, c'était le garçon le plus désordonné qu'on pût voir.

Nous en avons dit assez pour montrer que les peines prises pour l'amélioration des idiots n'ont pas été sans compensation. M. Sidney nous affirme avoir vu des parents venir à l'asile s'enquérir de leurs enfants, et les trouver modifiés au point d'hésiter à les reconnaître au milieu d'un groupe d'autres élèves; on ne peut donc pas faire autrement que de reconnaître avec satisfaction les efforts qu'on fait aujourd'hui, en Angleterre et à peu près partout, pour l'éducation des malheureux idiots. L'expérience a été heureuse, mais il reste encore beaucoup à apprendre, et la vigilance ne doit point se lasser.

« Les efforts patients et bien dirigés faits dans les asiles déjà existants pour l'éducation des enfants imbéciles et idiots, dit le docteur Conolly, ont prouvé que les sens sont susceptibles d'éducation, qu'on peut améliorer et augmenter l'action des muscles, et cultiver plus ou moins les facultés mentales dans tous les cas. On peut en quelque sorte donner la faculté de la parole à beaucoup de sujets qui semblent tout d'abord ne pas pouvoir

employer de langage articulé; on peut éveiller le sentiment moral endormi, et donner même des aspirations dévotes à des êtres chez lesquels les attributs de l'âme étaient tellement obscurcis, qu'on eût pu les croire absents. »

Tous les idiots ne sont pas au même titre susceptibles d'éducation, mais il est rare qu'on rencontre un seul exemple où quelque amélioration n'ait pas été produite, alors qu'on peut mettre en ligne un nombre relativement grand d'individus rendus au bien-être social, et mis en état de gagner leur vie dans leurs métiers respectifs sous une direction vigilante.

Rien ne surprend davantage, lorsqu'on visite un asile bien tenu d'idiots, que l'absence complète de ce nuage de tristesse que beaucoup de personnes s'attendent à rencontrer à chaque pas. M. Sidney nous assure qu'une fête d'été à Earlswood est un spectacle extrêmement gai. Les tentes, les oriflammes, les jeux donnent à la pelouse de l'établissement un aspect singulièrement animé et joyeux. Mais ce qui est bien fait surtout pour étonner, c'est que tous ces ornements, tous ces préparatifs, tentures, peintures, etc., sont l'œuvre des pensionnaires de la maison. Ce sont ces derniers qui construisent les ballons, qui peignent et réparent les marionnettes, organisent les parties de cricket, eux encore, ou du moins quelques-uns d'entre eux, qui, déguisés en nègres, forment une troupe à part pour la représentation de quelque farce, alors que d'autres guident leurs camarades infirmes et leur donnent les soins que réclame leur état. Rien de plus satisfaisant que le spectacle de cette alliance intime de la discipline et des plaisirs.

C'est une étude bien digne de l'attention de tous les philanthropes, que cette restitution à la société de tant d'êtres misérables. Pour atteindre ce but, le médecin et l'instituteur ont dû se donner constamment la main. Partout où cette grande expérience en partie double a été tentée, *tous* les malades ont été améliorés dans leur état au point de vue de l'aspect extérieur, de la santé, des habitudes et du bien-être; *la plupart* l'ont été au point de vue de la vigueur, de la décence, de la retenue, de la compréhension, du langage et de la connaissance des choses; chez *beaucoup* les facultés de toute espèce se sont développées, observation, conduite, pensées, habitudes, occupations, travail,

religion ; enfin *quelques-uns* sont maintenant en état de se mêler à la vie commune et sont même devenus des gens bien élevés.

Ce siècle, dans lequel les hommes ont pénétré les secrets de la matière et ses *forces* cachées, a aussi fait de grandes découvertes en ce qui regarde les rapports qui existent entre l'*organisme* et l'intelligence. Il a pu ainsi remplacer chez les aveugles le sens de la vue, suppléer chez les sourds-muets à l'absence de l'ouïe et de la parole, et redresser chez l'idiot des facultés défectueuses.

En dehors des bienfaits conférés aux individus que ces institutions finissent par élever au niveau de l'humanité, la science a tout à gagner à une observation plus approfondie et plus systématique des phénomènes de l'idiotie. En recherchant tout ce qui peut influer d'une manière quelconque sur les cas d'idiotie congénitale, on peut arriver à quelque doctrine plus arrêtée sur les causes de cette maladie. La plupart de ceux qui ont abordé ce sujet se sont fait des théories à eux. Cette étude demande à être poussée plus loin. Tout ce que nous pouvons dire des idiots, c'est qu'ils sont entrés dans la vie dans un état d'imperfection regardé jusqu'ici comme incurable. Espérons que les moyens employés pour améliorer la condition de ces malheureuses créatures, et en faire autant que possible des êtres humains plus ou moins complets, seront la source d'utiles enseignements de toute espèce en ce qui les concerne.

Chez tous les idiots, la structure physique est plus ou moins incomplète ; les parties osseuses du corps sont fragiles ; les dents se gâtent de bonne heure ; les muscles sont impuissants et flasques, la marche est mal équilibrée, l'appétit est vorace en même temps que la digestion est imparfaite, le goût perverti, les sensations engourdies, et le sang et les sécrétions impurs. Toutes ces choses doivent être étudiées à fond. Aucun point qui touche à cette condition ne doit être négligé, quelque peu important qu'il soit, du moment qu il se manifeste sur une grande échelle, qu'il s'agisse d'un organe ou d'un autre, du cerveau, de la langue, de l'oreille, du nez, des lèvres, du palais ou de toute autre partie du corps.

Certaines particularités de l'oreille se remarquent souvent chez

les idiots. A une époque, il y avait, à Essex-Hall, une fille idiote qui avait des oreilles énormes qui lui donnaient un air d'autant plus étrange et grotesque, qu'elle était très-vive et d'humeur assez joyeuse. On croit qu'il existe une relation entre ces dérangements et le cerveau. Le lobule de l'oreille et sa position par rapport à la joue, de même que la conformation de l'hélice, présentent, dit-on, des modifications particulières chez les idiots et quelquefois aussi chez les aliénés, tandis qu'il y a souvent une flaccidité notable dans les parties charnues, lesquelles sont gonflées et sans symétrie avec celles de l'autre côté de la face. Rien ne dit que ces diverses variétés de la condition normale ne sont pas dues à une circulation défectueuse qui peut s'étendre aux tissus internes du cerveau, et intéresser en même temps le développement encéphalique et celui du crâne.

Nous avons parlé plus haut des observations relevées par le docteur Down concernant certaines inégalités faciales qui se remarquent chez les idiots. Comme pour l'oreille, la conformation de la bouche est souvent vicieuse. Le palais est mal voûté et manque de symétrie, un des côtés sera plat et l'autre concave, ou bien le palais tout entier sera parfois excessivement aplati et le voile très-mou, ou bien encore le palais sera d'une étroitesse extrême. La mauvaise nature des dents a été mentionnée, mais non-seulement les dents se détruisent facilement, mais encore elles sont irrégulières et montent les unes sur les autres jusqu'à devenir une difformité, le tout dû au développement imparfait du maxillaire supérieur. La langue aussi offre des anomalies, si bien que certains idiots ne peuvent pas la tirer, ou que son volume extraordinaire les empêche d'articuler convenablement. Outre ces défauts, les amygdales et la membrane muqueuse en présentent d'autres auxquels on peut ajouter l'allongement de la luette. Le flux de salive qui coule de la bouche est un autre symptôme d'idiotie; il est quelquefois si abondant, qu'il produit de graves excoriations du menton ; il est rare, excepté dans l'enfance, la vieillesse ou la maladie, qu'il ne se rattache pas à l'imbécillité mentale. Cette grande sécrétion de la salive et son incontinence sont très-susceptibles de traitement.

Toutes ces observations sont dignes d'attention en ce qu'elles

font connaître les caractères physiques d'une catégorie d'individus auxquels la vigueur mentale fait défaut; et le docteur Down a parfaitement raison quand il dit que c'est par le traitement et l'amélioration de leur condition physique qu'il faut surtout chercher à améliorer l'état psychique de ces infortunés. Il est une conclusion à laquelle il semble qu'on soit arrivé avec certitude, c'est que les nombreuses et diverses manifestations de défaut d'harmonie entre les forces physiques et les forces mentales des idiots sont dues, ou à quelque défaut de l'organisme, ou au dérangement de ses fonctions. A cette conclusion on peut encore, avec l'auteur sur l'asile de New-York, ajouter cette observation, « qu'il est chez tous les idiots un point commun de ressemblance en dehors des conditions physiques, c'est l'absence d'attention. » Evidemment ce défaut est dû à une inaptitude, résultat d'une cause physique, à concentrer les facultés et les forces sur un objet donné. Cela signifie que ces facultés et ces forces sont dans un état tel, qu'elles se refusent à l'effort naturel et normal nécessaire pour obéir à la volonté. Aussi, dans le système d'éducation adopté pour les idiots, s'efforce-t-on de créer chez eux cette faculté de l'attention, d'abord en excitant la volonté par l'emploi de stimulants convenables, et ensuite en lui donnant, par un exercice continu, le pouvoir de contrôler les autres attributs de l'individu.

« Il faut remarquer, dit l'écrivain américain, qu'il existe un ordre naturel et dans la succession des moyens par lesquels la volonté obtient la suprématie sur les autres facultés, et dans les moyens par lesquels cette volonté se développe et s'affirme. Nous le voyons, chez le jeune enfant naturellement bien doué, et surtout chez l'idiot, en raison des phases plus marquées du progrès. Cet ordre naturel dans les moyens à l'aide desquels la volonté se développe, s'apprend par l'observation, et sa connaissance a son importance pratique dans l'éducation des idiots. La volonté a pour premier stimulant l'instinct, puis l'appétit, puis les désirs, l'intelligence et finalement la force morale. Ainsi l'on voit parfois un enfant qui, sans être dépourvu de force musculaire, ne veut rien prendre dans la main. La crainte de tomber, manifestation de l'instinct de la conservation personnelle, le fera pourtant saisir avec force les bâtons d'une échelle.

Ensuite il prendra dans la main quelque chose qui se mange ou se boit, pour satisfaire son appétit ou sa soif; plus tard il s'emparera d'un objet pour satisfaire ses sens ou sa curiosité. Et, un pas entraînant ainsi l'autre, l'expérience acquise dans le premier lui fait faire le second, puis le troisième, et ainsi de suite. L'éducation physique doit donc former la base de tout effort raisonné, tenté pour l'éducation des idiots; d'abord à cause de son effet direct sur une condition physique spéciale à laquelle il s'agit d'obvier, ensuite parce que les exercices gymnastiques, qui constituent l'éducation physique, peuvent être combinés de manière à développer la faculté de l'attention, en se pliant à l'ordre naturel de succession que suivent les différentes phases du développement de la volonté. »

Ces idées, à vrai dire, sont celles qui ont été mises en pratique avec tant de profit en Europe et en Amérique pour l'éducation des idiots, et si l'on y réfléchit bien, elles doivent être la base, non-seulement de l'éducation de ces pauvres êtres, mais encore de celle de tous les enfants en général. Tous les maîtres peuvent apprendre de la méthode suivie à Earlswood et ailleurs, qu'une fois l'attention de l'élève obtenue, il est téméraire de la fatiguer, et qu'il est absolument essentiel de passer, à dus intervalles, d'un sujet à l'autre. La fatigue mentale peut étioler un génie naissant, tout comme elle peut éteindre la lueur qui vacille dans un organisme défectueux.

Les médecins éminents qui, en Amérique, en France, en Angleterre et dans d'autres parties de l'Europe, ont travaillé à l'amélioration de la condition des idiots, ont bien mérité de l'humanité. En Angleterre, l'asile d'Earlswood est digne de la bienfaisante prévoyance d'une grande nation; nous avons la confiance qu'il servira de modèle et de stimulant dans cette voie charitable à toutes les nations civilisées.

O. S. (*Edinburgh Review. — Traitement moral, hygiène et éducation des idiots,* par Edouard Séguin. — *Teaching the idiot*, etc. By the Rev. Edwin Sidney, — etc.)

m 2 /14